

L'ENFANT DU 20^e CONVOI
VERS AUSCHWITZ

Simon Gronowski

L'ENFANT DU 20^e CONVOI
VERS AUSCHWITZ

*À mes filles Katia et Isabelle
À mes petits-fils Romain, Sébastien, Maxence et Émile
Et à tous les enfants du monde*

AVANT-PROPOS

J'ai sauté du 20^e convoi le 19 avril 1943. Ce train transportait de Malines (Mechelen), en Belgique, à Auschwitz plus de 1 600 déportés juifs, dont 262 enfants. J'avais exactement 11 ans, 6 mois et 7 jours. L'enfant que j'étais ignorait qu'il était condamné à mort et conduit sur les lieux de son exécution.

Ma mère et ma sœur ont été déportées. Je ne les ai jamais revues. Mon père, brisé par le chagrin, n'a pu lutter contre la maladie et est mort désespéré à Bruxelles en 1945.

À 13 ans, je me suis retrouvé seul.

J'ai alors décidé de tourner le dos au passé. Durant cinquante ans, j'ai enfoui tous ces événements dans ma mémoire, car je voulais vivre pour le présent et l'avenir, pour l'optimisme, la joie et l'amitié. J'en ai peu parlé et on ne m'a pas interrogé. Mais ces événements ne m'ont jamais quitté.

Le passé finit toujours par vous rattraper. En février 1988, on m'interpelle. Robert Korten, ancien résistant, anime le *heemkring* (cercle d'histoire locale) de sa petite ville de Boortmeerbeek. Il a découvert que trois jeunes résistants y ont arrêté le 20^e convoi et sauvé dix-sept personnes, fait unique dans toute la guerre. Il veut en informer ses concitoyens et le monde entier. Il fait ériger un monument et une rue de la ville s'appel-

lera « rue du XX^e Convoi ». Au cours de ses recherches, il a retrouvé ma trace. Je lui explique que j'ai sauté du train quelque part dans le Limbourg et que j'ai été aidé dans ma fuite par un gendarme dont je ne connais pas le nom. Interrogé à brûle-pourpoint, je ne puis lui donner de précisions. Il fait paraître dans la presse flamande des appels à témoins : « Qui est le gendarme du Limbourg qui a aidé le petit Simon Gronowski ? » Aucune réponse.

Cinq ans plus tard, le 20 avril 1993, il me fait inviter à une cérémonie au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, célébrant le cinquantième anniversaire du soulèvement du ghetto de Varsovie et de l'arrêt du 20^e convoi. Ces deux événements, séparés par des centaines de kilomètres, se sont produits par coïncidence le même jour. Lors de cette manifestation, il est question de ces trois résistants, Youra Livschitz, Jean Franklemon et Robert Maistriau. Ce dernier a ouvert un wagon (pas le mien) et sauvé dix-sept personnes.

Le lendemain, ma fille Katia, avocate stagiaire à Bruxelles, rencontre au Palais de justice son jeune confrère Philippe Maistriau. Elle lui demande si son grand-père a fait de la résistance. Il répond : « Tu étais aux Beaux-Arts, hier ? C'est mon père. » Katia : « Ton père a sauvé mon père. » Le jeune résistant pouvait-il imaginer que lui et l'enfant qui se trouvait dans le train qu'il attaquait auraient tous deux, cinquante ans plus tard, un enfant avocat au Barreau de Bruxelles, prêtant serment le même jour et se trouvant dans le même cours Capa (certificat d'aptitude à exercer la profession d'avocat) ?

Quelques jours plus tard, je rencontre pour la première fois Robert Maistriau. Il me fait une impression extraordinaire. En mots tout simples, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, sobre, modeste, presque timide, il m'explique comment

il a risqué sa vie pour sauver des gens qu'il ne connaissait pas. Brusquement, repris par ce passé sans en avoir jamais fait le bilan, je me demande si ce n'est pas lui qui a ouvert la porte de mon wagon. Je veux savoir à qui, à quoi je dois la vie.

Durant toute ma nuit de fuite du 19 au 20 avril 1943, j'ai été seul. Je n'ai vu personne, ni résistant ni autre évadé. Durant cinquante ans, je n'ai vu personne. On ne m'a jamais expliqué ce qui s'était passé dans mon wagon. Je gardais ces événements dans le flou de ma mémoire. Je n'ai jamais voulu approfondir. Ce n'est qu'en 1987 que Maxime Steinberg, l'historien de la Shoah belge, a publié le livre qui rassemble la documentation concernant le 20^e convoi¹. Ce n'est qu'en 1993 que j'ai voulu le lire.

On m'a alors poussé à rompre le silence et à écrire mon histoire.

J'avais dans ma cave une malle contenant des archives, des documents appartenant à ma famille, des photos d'avant-guerre. Elle m'avait suivi partout et je l'avais gardée précieusement durant cinquante ans sans jamais oser l'ouvrir. Il m'a fallu du courage pour la reprendre et remuer le passé ! J'ai ainsi découvert l'enfance et la jeunesse de mes parents. J'ai réveillé des faits que j'avais moi-même connus, remontant à plus d'un demi-siècle qui, pourtant, me paraissent dater d'hier et me bouleversent aujourd'hui encore.

Peu à peu, mes souvenirs se sont remis en place.

1 Maxime Steinberg, *L'Étoile et le fusil. La traque des Juifs 1942-1944*, Bruxelles, Vie ouvrière, coll. « Condition humaine », 1986.

Chapitre 1.

ITINÉRAIRE D'UN PÈRE

Grâce à cette « malle aux trésors », j'ai essayé de connaître cet homme et cette femme que furent mes parents, cette jeune fille que fut ma sœur. En dépit de souvenirs épars, de documents trop rares ou à traduire, de photos jaunies, de quelques témoignages, la tâche était difficile. Y parviendrais-je ? De mes parents, j'ignorais presque tout. Je les ai perdus à 11 ans et ce jeune âge ne les portait pas à me faire des confidences ni à me prendre pour témoin de leur passé.

Les cheveux, les sourcils et les yeux bruns ; le front haut ; le nez ordinaire ; la bouche moyenne ; menton : rond ; visage : ovale ; barbe : rasée ; taille : 1,62 m. Tel est le signalement de mon père, âgé de 22 ans, sur un certificat de la commune bruxelloise d'Anderlecht. Il est daté du 24 décembre 1920. Un mètre soixante-deux ! Mes yeux d'enfant le voyaient pourtant si grand ! Les photos le montrent avec un visage régulier, presque beau, les yeux mélancoliques, rarement souriant.

J'ai tenté de reconstituer les événements de son enfance et de sa jeunesse.

J'ai retrouvé une quantité impressionnante de manuscrits de mes parents, environ mille pages, allant de 1920 à 1945, en

plusieurs langues mais principalement en yiddish, en caractères hébraïques².

Au début, quand je prenais une page écrite par mon père, je ne savais pas dans quel sens la tenir. Où était le haut, où était le bas ? Pour moi, c'était pire que du chinois : c'était de l'hébreu.

Durant mon enfance, mes parents parlaient le yiddish et cette langue m'était familière. Je la comprenais un peu sans la parler. Vers l'âge de 8 ans, en famille bien-pensante, ils m'ont donné un professeur, non de yiddish, mais d'hébreu, qui m'a appris à lire les prières sans me les traduire, sauf quelques mots. Je les lisais sans comprendre et devais les apprendre par cœur. Au moins, j'exerçais ainsi ma mémoire. Après la guerre, je me suis lancé avec ferveur, non dans le yiddish ou l'hébreu en pensant à mes parents, mais dans le latin et le grec en pensant à ma sœur. En cinquante ans, j'ai pratiquement tout oublié du yiddish. Mais la musique de cette langue me restait à l'oreille. Parfois, à une terrasse de café, je l'entendais parler et cela me faisait plaisir.

Je voulais absolument comprendre les écrits de mes parents. Dans un premier temps, je remettais des photocopies à différentes personnes, qui les lisaient à voix haute dans un enregistreur. En écoutant les cassettes, j'en comprenais les grandes lignes et les transcrivais mot à mot en caractères phonétiques latins. Parmi ces personnes qui m'ont aidé, j'ai pu compter notamment sur un Juif orthodoxe hassidique d'Anvers. Il ne

2 Le yiddish : langue des Ashkénazes, communautés juives des pays de l'Est (Russie, Pologne, pays baltes, Hongrie, etc.), par opposition au ladino, langue des Sépharades, communautés juives du bassin méditerranéen (Espagne, Afrique du Nord, Grèce, etc.). Mélange d'allemand, d'hébreu, de langues slaves, elle a connu ses grands écrivains et poètes. Isaac Bashevis Singer (USA) a obtenu en 1978 le prix Nobel de littérature. Cette langue tombe en désuétude. On ne la parle plus guère qu'à Anvers et à New York.

parlait que le yiddish et le néerlandais. Quand j'ai reçu sa première cassette, j'ai cru entendre pour la première fois depuis cinquante ans les paroles et la voix de mon père.

Dans un second stade, ne faisant pas confiance à un traducteur, j'ai voulu lire et traduire moi-même. J'ai donc suivi les cours de yiddish à l'Institut Martin Buber de l'Université libre de Bruxelles (ULB), passant même des examens. En moins de deux ans, je lisais à vue les écrits de mon père et pour la traduction, je m'aidais de dictionnaires de yiddish, d'allemand et même de néerlandais.

J'ai ainsi percé peu à peu le mystère de ces écrits, de ma famille et de mes origines.

Entre 1922 et 1923, mon père envoya de Belgique en Lituanie 27 lettres, pour un total de 300 pages, à sa future femme, ma mère. Il y relatait les événements de son enfance et de son adolescence. Il voulait lui faire connaître sa vie et son caractère. Il l'appelait Chana, Chanele, Ania, Anitchka.

J'ai également trouvé un agenda qu'il tint lors de sa vie cachée à Bruxelles après l'arrestation de sa femme et de ses enfants, ainsi qu'un texte autobiographique de 100 pages écrit à la même époque, entre le 24 mai 1943 et le 13 août 1944, dans le malheur et l'angoisse. L'écriture était son seul moyen de lutte.

Il commence ainsi :

« J'ai traversé des moments qui ne s'expliquent pas. Il y a sur mon cœur une montagne d'événements, d'expériences et d'épreuves. Je sens un ardent besoin de mettre sur papier le long enchaînement de ma vie. Une inquiétude tombe sur moi comme si un volcan grondait dans tout mon être. Après tout ce que j'ai vécu ces derniers mois, après les coups terribles que le destin a laissé tomber comme un marteau sur ma tête, après la tragédie de l'enlèvement de ma famille, de mon foyer, de ma liberté, de

mon avoir, je crains des choses encore plus graves. L'homme durement éprouvé est ainsi fait : il tremble constamment que pire n'arrive. Les plaintes du cœur crient et protestent contre les outrages et l'injustice.

Dans un tel état d'esprit, est-on capable de parler de soi ? Il me manque aussi un vrai, un fidèle ami qui pourrait m'écouter avec une oreille attentive et un cœur sensible. Mais je veux mettre sur papier toutes mes impressions, ma vie, les expériences de mon enfance, de mon adolescence, de ma jeunesse, de mon âge mûr, jusqu'à aujourd'hui. Petit à petit, je tisserai le fil de mon passé. Je livrerai la vérité toute pure et nue, tout ce qui a imbibé mon âme, tout ce que mon cœur a ressenti. Profitant de ma solitude, j'essayerai de relater mes années de combat.

Dans ma mansarde, je me trouve seul, tout seul avec moi-même. Tout est silencieux autour de moi. Silencieux comme dans une tombe. Il me semble que j'entends même les battements de mon cœur. La solitude rend plus claire la pensée et plus pur le sentiment, donne de l'espoir. Beaucoup d'espoir. Oui, j'ai encore de l'espoir, plutôt la certitude de surmonter ces jours amers et lourds et de retrouver le bonheur et la joie de vivre. J'ai encore soif de vivre et de construire, d'aimer et de lutter ; je veux encore vivre car j'ai encore pour qui et pour quoi vivre.

Avec clarté, précision, dans la pure vérité, sans ornements littéraires ou poétiques, sans fleur psychologique, car je ne suis ni un littéraire ni un poète et que je n'ai pas la compétence psychologique pour analyser exactement ce qui est enfoui profondément, très profondément dans mon âme et dans mon cœur, comme un simple, comme un homme quelconque, j'écrirai. Peut-être cela servira-t-il de guide pour d'autres. »

Le *shtetl*

« “Mon Leibish aura 8 ans cette prochaine Pâque”, dit ma mère à une voisine qui demandait mon âge. J’ai réalisé alors pour la première fois que j’existais, que je faisais aussi partie de la communauté humaine. » La scène se passe au début du siècle, en avril 1906, dans un petit *shtetl*³ de Pologne.

Mon père, Leib⁴ (Léon) Gronowski, naquit le 19 avril 1898 dans le *shtetl* de Radziejow (prononcez « radgeyouf »).

Il aimait la Pologne, c’était sa patrie, sa famille habitait ce village depuis des générations. J’y ai trouvé la trace d’un ancêtre de 1750. C’était un village polonais au bord du lac Goplo, à environ 175 kilomètres à l’ouest de Varsovie, non loin de Wloclawek. Son grand-père paternel, Shimshe (Simon), était boucher et son père, Zelig, marchand de bestiaux et de grains. Voilà pourquoi je m’appelle Simon Zelig. Sa grand-mère paternelle, Chana, était une femme très pieuse et généreuse.

À l’époque, la Pologne était morcelée. Cette partie était incorporée à l’État tsariste et Radziejow se trouvait à 2 ou 3 kilomètres de la frontière allemande. Les deux autres parties dépendaient l’une de la Prusse, l’autre de l’Empire austro-hongrois. Trois empereurs se partageaient la Pologne.

Mon père donne de son *shtetl* une image idyllique. Un cousin de mon père, Louis Gronowski, le décrit aussi dans un livre publié en 1980 à Paris : « Notre bourg comptait avec les villages

3 *Shtetl* : diminutif de *shtod* (ville). Le *shtetl* est la bourgade juive, village en milieu rural dans les pays de l’Est. Dans chaque *shtetl*, il y avait une communauté chrétienne avec son église et son école paroissiale, et une importante communauté juive avec sa synagogue et son *kheider*, école primaire de religion et d’hébreu.

4 Lors de son immigration en Belgique, il francisera son prénom yiddish Leib en Léon.

des environs 3000 habitants. La population de Radziejow même se partageait de façon égale entre catholiques et juifs. La cohabitation était assez harmonieuse mais les deux communautés menaient des vies distinctes. Les enfants juifs fréquentaient l'école du *kheider* ; les enfants catholiques l'école de leur église... Le centre de la ville était bâti autour d'une grande place carrée. Au milieu se dressait une pompe qui alimentait en eau la majeure partie de la population. À côté, une construction de bois en forme de gros champignon servait d'abri à l'orchestre de service le jour de l'anniversaire du tsar. Cette place, habituellement vide, s'animait une fois par semaine, le jour du marché, le *yarid* » (*Le Dernier Grand Soir*, Paris, Seuil, 1980, p. 80).

Zelig, mon grand-père, revint de son service militaire de trois ans dans l'armée russe avec une pneumonie et mourut en 1900. Quelques mois plus tard, sa veuve, Etká (Esther) Grabinski, retourna avec son fils dans sa famille, au village voisin, Izbica, à 30 verstes (environ 30 kilomètres) au sud-est de Radziejow. Elle s'y remaria avec un certain Badzdrow et eut quatre autres enfants : Ziskind, Gutsha, Gutman et Bronia, deux garçons et deux filles. Elle envoyait mon père chaque été dans sa famille paternelle à Radziejow pendant six semaines : « Le voyage en voiture tirée par deux chevaux durait six heures ; le séjour plein de joie, d'amitié et de liberté parmi mes oncles, tantes, cousins, petits-cousins et amis passait si vite, et j'étais triste de rentrer chez ma mère. »

Louis Gronowski m'a écrit le 12 février 1981 : « Votre père, Leibish, était mon cousin. Il habitait un bourg éloigné du nôtre de 10-15 kilomètres. C'était beaucoup au début de ce siècle en Pologne ; mais il venait souvent chez ses grands-parents à Radziejow, qui habitaient la même maison que nous. Son arrivée fut pour nous toujours une fête. C'était un jeune homme très gai,

grand chahuteur, qui racontait des histoires drôles qui nous faisaient beaucoup rire. C'était la gaieté même. Nous dormions dans le même grand lit. »

Mon père, âgé d'un an et demi à la mort de son « premier père », ne l'a pas connu, n'a jamais vu son visage, ne conservant de lui qu'une vieille photographie jaunie et une montre en or avec une chaîne. Du village d'Izbica, il dira : « Les rues n'étaient pas pavées... Il y avait aussi une grande place aussi longue et large que le stade sportif des grandes villes européennes, mais au milieu du stade sportif d'Izbica, il y avait une haute pompe qui donnait l'eau potable pour cuisiner. C'était une eau de source pure et délicieuse. » Ah ! La pompe des *shtetlekh* de Pologne ! À l'époque, il n'y avait pas d'eau courante dans les maisons. Le point d'eau était le centre de toute agglomération, le seul endroit où les habitants trouvaient l'eau de source, eau potable, source de vie. C'était le point de rencontre obligé et convivial. La pompe d'Izbica est la première chose que j'ai vue en y arrivant le 26 juillet 1998, mais elle n'est plus en service, elle est devenue un monument historique et décoratif, son socle a été cimenté.

J'effectuais pour la première fois un voyage en Pologne. Je voulais voir la région natale de mon père, les Kujawy, le village où il était né, Radziejow, et le village voisin, Izbica, où il avait passé son enfance. Ce pays avait quelque chose de mythique pour moi. Dans mon subconscient d'enfant, c'était la terre fondamentale mais inaccessible pour mon père, car au bout du monde et interdite puisqu'il avait perdu la nationalité polonaise⁵.

C'est dans le petit peuple du *shtetl* que l'on trouve le vrai folklore juif, les traditions, les superstitions, la foi profonde. C'est le

5 Ce fait sera détaillé plus loin.

foyer de la culture juive et de la littérature yiddish. Ce sont les jeunes du *shtetl* qui, fuyant la misère et les pogroms, ont formé les grandes communautés juives d'Europe occidentale et d'Amérique.

Mon père écrit le 7 octobre 1922 : « Les racines du peuple juif se trouvent dans le *shtetl*. Depuis des générations, nos intellectuels y ont puisé leur inspiration folklorique, religieuse et nationale ; la littérature yiddish y est née. »

Mon père était profondément croyant : après les coups du destin, il perdra sa foi en l'homme, jamais en Dieu.

Né près de la frontière allemande, il était imprégné de culture germanique, citant souvent dans ses écrits Goethe, Schiller, Heine, von Humboldt. C'est pourtant des Allemands qu'il sera victime plus tard.

Il gardera toute sa vie son *shtetl* dans son cœur. Je l'imagine petit garçon jouant et courant dans les ruelles avec de petits camarades, allant aux champs, dans les bois, à la rivière. En 1943, trente ans après, il écrira : « Oh ! mon cher *shtetl*, berceau de mon enfance ! Dans ton âme, je suis né, j'ai grandi, j'ai découvert le monde. Dans tes bras, je me suis réchauffé et consolé, se sont formés mon âme et mon caractère. Tu as dans mon cœur la plus belle place... Les douces années de l'enfance ne reviendront jamais. Tu m'as couvert du chaud toit de la naïveté et de la foi et donné le parfum délicieux de la nature. Moi qui connais chaque maison, chaque pierre, chaque arbre, chaque verdure, comment pourrais-je t'oublier ? Là j'étais couché, regardant le ciel lumineux et je rêvais à l'immense univers, à une vie plus belle, plus juste. Te reverrai-je un jour comme je t'ai vu avec mes yeux d'enfant ? Qui sait ? »

Il ne le reverrait jamais.

Le monde du *shtetl* a disparu dans l'apocalypse de la guerre. Je pense à ce petit peuple des campagnes et des communautés laborieuses des bourgades et des villes, à cette *yiddishkeit*, à cette humanité, à ce trésor de civilisation, de culture, de joie et d'amour. Tout est détruit, perdu à jamais et mon cœur se serre.

Les idées nouvelles

Mon père critiquait le système éducatif. L'essentiel était de former de bons croyants, des pratiquants, des connaisseurs des prières et des légendes, de la Bible, du Talmud, de la Torah... Mais l'hébreu liturgique n'était pas la meilleure préparation pour affronter les difficultés de la vie ! On ne cherchait pas à instruire les jeunes, à leur donner une vraie profession intellectuelle ou manuelle. Ils étaient livrés au hasard d'artisanats de fortune qu'ils exerçaient souvent avec talent. On mettait les enfants au monde sans trop se soucier de leur avenir, les abandonnant ensuite à leur sort. « Mon cœur se ronge : ces attitudes, notre éducation arriérée ne sont-elles pas l'une des causes de la tragédie juive, de notre éternelle errance, de notre éternelle persécution ? »

Il alla d'abord au *kheider*, puis dans une petite école ordinaire de la province russo-polonaise où il apprit à lire et à écrire, mais l'essentiel, c'est en autodidacte qu'il l'a lu et appris. Ses goûts étaient plutôt littéraires et il écrivait en six langues : polonais, russe, allemand, yiddish, hébreu et français.

Le machinisme de la fin du siècle, l'industrialisation à outrance avaient créé dans les villes un prolétariat misérable. Les artisans juifs – tailleurs, cordonniers, façonniers, pelletiers, charretiers, etc. – étaient exposés à la crise. L'antisémitisme

régnaient alors en maître dans cette région d'Europe. À l'avènement d'Alexandre III en 1881, le pouvoir tsariste en butte aux problèmes sociaux et politiques adopta l'antisémitisme comme politique officielle de gouvernement, ce qui entraîna restrictions, exactions, pillages et pogroms⁶.

Au même moment, l'affaire Dreyfus déchirait la France...

Sonna alors à l'Est l'heure de la révolte : socialisme, bundisme (social-démocratie juive), communisme, sionisme, esprit révolutionnaire, nationalismes, trotskisme, l'Ancien Monde basculait. Certains préconisaient la lutte sur place, d'autres, dont mon père, l'émigration. « De plus âgés que nous, dès l'âge de 16-18 ans, rêvant du modernisme et du grand et vaste monde, ont quitté le *shtetl* pour la Suisse, la France, l'Amérique, où beaucoup ont réussi et sont même devenus riches en quelques années, mais d'autres ont beaucoup souffert et sont revenus au *shtetl*. »

Entre-temps, il ressentait l'absence du père qu'il n'avait pas connu. Sa mère avait d'autres enfants et ne pouvait s'occuper de lui. Il se sentait marginal par rapport à ses quatre demi-frères et sœurs cadets. Sa mère et son beau-père ne comprenaient pas qu'il veuille faire des études. « J'ai vu que je ne pouvais me baser que sur moi-même, seul à me frayer un passage dans la vie, sans l'aide de personne, seul, tout seul. Ni Dieu ni le destin ne m'aideront. »

Il fit sa *bar-mitzva* (l'équivalent de la communion chez les catholiques) en 1911. Sa mère l'envoya en 1913 chez une tante, en Suisse, pour y apprendre le français. Il arriva à Genève le 11 avril 1913. L'enfant de 15 ans du *shtetl* polonais découvrit une grande ville occidentale, les yeux écarquillés. « La beauté de la ville, les

6 Pogrom de Kichinev, en Bessarabie-Moldavie, en 1903.

rues larges et propres, les luxueux magasins. Les gens se promènent, élégants, souriants, heureux, sans souci. Les terrasses des cafés sont joyeusement animées. De beaux théâtres annoncent des artistes mondialement connus. Je me suis promené. Rue de Lyon, de coquettes villas entourées d'adorables jardins. Devant les portes, de belles autos. Dans les jardins, des dames rient, leurs robes décorent le gazon. Plus loin, dans un parc privé, de jeunes garçons et filles jouent au tennis, cheveux au vent, se bousculant, riant. »

Il décrit le lac de Genève : « Calme et propre comme un lit. L'eau est bleue et transparente, comme filtrée, on peut vraiment s'y mirer. Tous les dix mètres, une jolie cascade. En face une haute montagne, le mont Blanc, couverte de verdure comme d'un tapis. » « La Suisse... ce pays dont j'avais tant entendu parler et lu, ce beau pays touristique de presque tous les peuples et nations du monde, ce pays libre, refuge de tous les persécutés à cause de leurs convictions⁷, ce centre de nos jeunes étudiants juifs pour qui les portes des écoles et universités tsaristes étaient fermées (*numerus clausus*). Ce pays était mon rêve de petit garçon aspirant à sortir du petit village polonais où je ne pouvais pas apaiser ma soif d'éducation. »

Cependant, il se rendait aussi compte que derrière cette image paradisiaque se cachait la dure réalité de la vie.

7 Lénine séjournait en Suisse à cette époque.